

## LECTURES

**Le Jugement de Moscou**, Victor SERGE, Léon TROTZKI, André GIDE.

Comme l'a écrit Alain, le gouvernement soviétique vient de se mettre lui-même en jugement devant nous tous, simples citoyens. Le procès de Moscou a été un défi et un aveu. Que, dans cette affaire, le gouvernement russe se soit trouvé à égalité avec les plus tyranniques, que le régime russe actuel, quoi que vaillent encore ses doctrines, ses intentions, et même ses œuvres, se révèle de plus en plus comme une terrible machine à opprimer et à avilir — voilà un de ces retournements sans mesure faits pour nourrir la misanthropie nihiliste de tous les Timon ou de tous les Céline, et pour enrichir les profiteurs de débâcle à la Doriol ! Une grande espérance va peut-être s'évanouir. Mais si douloureux que soient de tels règlements de comptes, « notre cause », comme dit André Gide, la cause de l'homme, ne pourra qu'y gagner. Que d'aucun gouvernement établi le peuple n'attende jamais la justice ni la paix ! « Prolétaires, sauvons-nous nous-mêmes ! ». S'il est vrai, comme l'a dit Jourès, que la classe ouvrière « n'a jamais besoin du mensonge », cette fin de l'année 1936 pourrait être pour elle le signal d'un nouveau et viril départ.

Par une chance assez rare, il se trouve que cette gigantesque affaire, grâce à un ensemble de vrais témoignages, commence à s'ouvrir à nous.

\*\*

D'abord le procès lui-même. Victor Serge est parmi nous — et libre d'écrire — pour nous l'éclairer par le fond des hommes, par ce secret de l'âme, que seul un grand romancier peut atteindre. Sa version de l'événement — dont il est parlé par ailleurs — s'égale aux plus sombres, aux plus profonds chapitres de Dostoïevsky. Maints lecteurs se sont plaints de lui devoir insomnie ou cauchemars : souhaitons qu'ils ne retrouvent pas trop vite le sommeil.

Dans *Le Livre rouge sur le procès de Moscou* (éd. populaires, 10, passage Dubail, Paris, 10<sup>e</sup>), Sedov, le fils de Trozki, appuie l'exposé de Serge, d'une analyse, pièce par pièce, du procès officiel. Ces basses œuvres policières submergent de dégoût et de honte. Comment les anciennes victimes de Okhrana ont-elles pu vouloir le Gépéou ? Naïve question ! la même qu'on se pose en face d'anciens vaincus piétinés se transformant en vainqueurs piétinants... (1871-1919 !)

Signalons enfin le dernier numéro des *Humbles*. *Dossier des fusilleurs*, septembre-octobre (229, rue de Tolbiac, Paris 13<sup>e</sup>), où Martinet prononce sa sentence de pur révolutionnaire contre tous les profanateurs de la révolution. Serge y précise les circonstances de l'exécution des 16, ajoutant un chapitre d'horreur dernière et d'humaine pitié à sa brochure. Enfin on y crie au secours des futures victimes, qui attendent en Russie.

Mais le procès de Moscou ne prend son vrai sens que parce qu'il est, non un accident, un réflexe de défense,

mais une nécessité fonctionnelle du régime. C'est cela qu'établissent quelques études récentes, aussi troublantes par la précision de l'exposé que par la rigueur des conséquences. Sans doute aussi est-il plus facile aujourd'hui de comprendre un régime qui, après hésitations et tâtonnements, semble avoir choisi résolument sa forme. Chacun nomme lui-même : U.R.S.S. *Réflexions* par le grand capitaliste Mercier, et le petit livre si plein et lucide de notre camarade Yvon : *Ce qu'est devenue la Révolution russe*. Que nous voilà loin du livre messianique de Dubois : *Une nouvelle humanité* ! Mercier et Yvon soutiennent tous deux que dans les autres neuves le vieux vin rentre, qu'il est rentré. Tous deux, par des voies très diverses, signalent l'indifférence plus que militaire des chefs pour la masse, la pâte humaine, chair à travail ou à canon, ou mieux, matériaux pour la cité future. Ils nous montrent les nouveaux chefs employant en partie les forces de l'Etat à défendre une nouvelle classe laquelle, comme en régime capitaliste, devient peu à peu dirigeante, possédante, méprisante.

\*\*

Mais voici une mémorable adjonction au dossier : *La Révolution trahie* (trad. par Victor Serge, Grasset). C'est Trozki lui-même qui a écrit ce livre à la veille du procès et qui se dresse là, de toute sa hauteur, expliquant et annonçant le coup de force moral et judiciaire.

Sa libre voix se fait entendre là où les autres, les Seize, présentés comme ses comparses ou ses instruments, se sont tus ou ont menti. L'accusé s'était fait d'avance accusateur. Et sur un autre ton ! Le ton de Trozki, grand historien et pamphlétaire génial, unissant la passion fulgurante à la rigueur logique. Malgré le souci personnel, les rancunes et rancœurs d'un roi en cage, nulle œuvre n'instruit plus profondément sur l'U.R.S.S. d'aujourd'hui. C'est que Trozki, marxiste croyant, a été de tous les secrets, de toutes les pratiques de la révolution. C'est du dedans qu'il juge. Et l'on comprend mieux, après avoir lu ces pages, les outrances de la haine contre leur auteur. Trozki c'est, sans nul doute, une partie de Staline, au sens où Staline a été et reste un révolutionnaire, — sa conscience.

D'autant plus que Trozki, pour une part, donne raison à Staline. Il comprend la nécessité de mesures que, du dehors, bourgeois ou humanitaires reprochent au gouvernement soviétique. Tant que le niveau de la production n'aura pas dépassé celui des Etats capitalistes, il ne pourra être question, en U.R.S.S., d'un régime communiste ; et de quelle barbarie économique on est parti ! Trozki croit absolument, mystiquement, que si les hommes vivaient en Terre Promise ou recevaient seulement assez de manne, ils seraient transformés. Plus de violence alors, ni de passions. Plus d'Etat-gendarme, lequel n'est indispensable, d'après lui, que pour assurer la répartition dans une société (comme toutes les sociétés connues jusqu'alors) où la demande dépasse l'offre. Donc, il faudrait une contrainte en U.R.S.S., et Trozki

qui reproche à Staline de n'avoir pas assez produit, lui reprocherait peut-être aussi de n'avoir pas assez craint. Qui veut la fin...

Mais il décrit, et la peinture est magistrale, comment Staline et la bureaucratie, pour avoir trop bien constitué les moyens — un pouvoir absolu et sans nul contre-poids — ont soudain oublié, ou méprisé ou renié la fin. Là est leur crime à ses yeux. Arrêt. Un monolithisme enraciné. Un état de choses qui donne tant de pouvoir et de privilèges à certains hommes, assez nombreux pour former un cadre — ne doit-il pas être tenu par eux comme suffisant et accompli ? Dès qu'une masse d'hommes est bien nourrie, dans une foule de crève-la-faim, ne songe-t-elle pas d'abord à défendre sa pâture ? Premier axiome du matérialisme historique ; mais, aussi bien, sagesse et tristesse du vieil Esopé !

Examinant successivement tous les domaines de la vie soviétique, Trotzki montre partout la même cause et les mêmes effets. Et comme le principal péril, c'est l'esprit révolutionnaire, celui-là même qui, il y a si peu de temps, a porté au pouvoir les nouveaux maîtres, partout l'esprit révolutionnaire est dénoncé et châtié. Trotzki n'a pas de peine à montrer que l'esprit révolutionnaire, c'est l'esprit ; d'où trois conséquences principales. Premièrement l'oppression sous toutes ses formes et sans limites (espionnage, conformisme, jeunesse dressée et muselée, censure, etc.). Deuxièmement, le mensonge : nier qu'on ait changé, qu'on ait renoncé ou trahi ; tout retour au passé (rétablissement de la famille, répression de l'avortement, retour aux grades dans l'armée, etc...) étant proclamé nouvelle révolution. — Et enfin, troisième conséquence, et la pire, la sottise, qui vient de ce que les maîtres ne peuvent plus eux-mêmes penser juste, parce qu'ils n'osent plus penser librement. De là, par exemple, le renversement de la politique étrangère, qui signifie, pour Trotzki, la perte de l'U.R.S.S. en cas de guerre.

Trotzki est sans pitié, comme l'intelligence pure. Sans pitié pour les responsables de la Russie actuelle, dont certains peuvent bien être de ambitieux ou des jouisseurs, mais devant les masses humaines qu'ils dominent ; si précaire et injuste que soit l'ordre en Russie, c'est tout de même un ordre. N'est-ce pas cette peur du risque que Trotzki honnit comme trahison de la révolution ? Lui, le révolutionnaire par essence, on le sent prêt, sans pitié non plus pour les masses, à les mener vers toutes les expériences et les aventures, guerre comprise. Il est de l'espèce si redoutable pour les pauvres mortels que nous sommes, un chef, un maître ; s'il était à la place de Staline, il ne gouvernerait certes pas le peuple russe comme fait Staline, mais sa main ne serait peut-être pas plus douce ! Lui aussi se chargerait de faire son bonheur sans le consulter.

Mais d'autant meilleur juge il est en la matière : « la Révolution trahie », nous dit-il. Traduisons en notre langage : la Russie n'est plus ce qu'on nous dit qu'elle est. Il faut donc la juger comme les autres communautés humaines. Nous sommes même résolus à la juger amicalement et avec le bénéfice de beaucoup de préjugés favorables, n'ayant pas, comme les purs révolution-

naires, à lui en vouloir farouchement de certaines faiblesses. Mais ce qu'on ne peut pas supporter, c'est qu'elle se prétende un autre monde, sacré, infallible ; c'est qu'on fasse d'elle un Mythe, un moyen nouveau pour entraîner et sacrifier les hommes.

\*\*

C'est cela même qu'André Gide vient nous dire à son *Retour de l'U.R.S.S.* (N.R.F., 1 vol., 6 fr.). Un grand événement spirituel s'est produit là. Que sont pourtant, semblerait-il, ces impressions de voyages, ces quelques pages, auprès du monumental exposé de Trotzki ? Mais c'est que le témoin ici se veut homme, simplement, non théoricien ou animateur d'un parti, et qu'il trouve audience auprès de tous les hommes. Peu de messages ont été si vite et si avidement recueillis : vingt mille exemplaires enlevés en quelques jours, tous les journaux et revues de toutes nuances remplis de citations et de commentaires. On rirait aujourd'hui de qui voudrait exposer cet écrit, bref comme un conte de Voltaire, et dont les formules se sont gravées en nous tous.

Pareil succès, n'est-il pas la preuve — et l'effet — de la croisade anticommuniste ? diront certains. Ne les voyez-vous pas tous qui se réjouissent en ricanant du reniement d'André Gide ? — Oui, pour une part. Mais c'est aussi et surtout un grand élan d'admiration devant un acte de fidélité à soi-même. Un reniement ? Le mouvement qui écarte aujourd'hui Gide de l'U.R.S.S., c'est le même qui l'y avait conduit naguère. André Gide qui a su si vite réussir sa propre révolte (comme le lui rappelait il y a quelques semaines si fortement notre camarade Tregaro) a tardé, chacun le sait, à se révolter pour les autres, pour le peuple partout asservi et sacrifié. Mais il a alors soudain balayé tous les sophismes de l'ordre établi, des bonnes intentions, des évolutions prometteuses, pour se rallier aux créateurs de la justice immédiate, c'est-à-dire de la justice tout court. Bonheur tout neuf. Quoi d'étonnant qu'il se soit quelque peu complu aux béatitudes du Paradis, de la Vérité enfin trouvée ? On sait qu'il a différé son voyage en U.R.S.S. et l'effort critique. Mais enfin, il est parti. Malgré sa foi de néophyte, et tant de triomphes sous ses pas, il a osé poser le même regard sur les merveilles soviétiques que sur les horreurs coloniales. Liberté sacrilège ! Et il est revenu en porteur de mauvaises nouvelles. Le Messie n'est pas encore né, nous dit-il. Je m'étais trompé.

Aussitôt consternation à la Maison de la Culture, et bien au delà. « Taisez-vous ! Ne publiez pas ! Ce n'est pas le moment ! Le Messie va naître. Votre impatience risque de le tuer ! » Ainsi Herbart, compagnon de voyage de Gide lui écrit candidement (la lettre a paru dans *Vendredi*) : tout ce que vous rapportez est exact, mais n'avez-vous pas entendu ? On vous dit que le régime actuel en U.R.S.S. est « l'étape vers le socialisme » comment pouvez-vous n'y pas reconnaître le socialisme même ? — André Gide ne peut ni ne veut. Une « étape » ? — Encore quelques siècles d'exploitation coloniale et les indigènes seront nos égaux ! Encore une petite guerre avant la paix définitive ! La foi devenant crédulité, la fidélité complicité : éternelle histoire. Gide

donc beaucoup ne sont sans doute que des  
hommes au fond apeurés)

a dit non.

Il y a des pauvres en U.R.S.S. — et des riches. Il y a des maîtres et des serviteurs « obséquieux ». Il y a une vérité d'Etat, c'est-à-dire le mensonge. Il y a un pouvoir écrasant, partout présent, qui contraint actions, paroles et pensées : « Aujourd'hui, c'est l'esprit de soumission, le conformisme qu'on exige. Seront considérés comme « Trozkistes » tous ceux qui ne se déclarent pas satisfaits... que Staline ait toujours raison, cela revient à dire que Staline a raison de tout » (p. 76). André Gide donne l'alarme, non pas en ennemi, certes, mais en ami, en frère. Avec quel amour anxieux, il cherche en cette terre « d'humanité », tous les signes, toutes les promesses d'une justice neuve... c'est-à-dire encore de la justice tout court ! Mais il n'est pas de plus grand péril pour vous, pour nous tous, que la peur de l'esprit. Il crie au secours de la jeunesse, des enfants d'abord si rayonnants, mais qu'on découvre conformés et déformés par le mensonge et l'ignorance. En eux reparait « la jactance », l'infatuation, toujours nationaliste et prête à la violence, au nom du « Meilleur des Mondes ». Sans le sel de la pensée, tout ne peut que pourrir. André Gide, pour mieux réveiller tant de somnambules et d'illuminés, ose même exprimer l'idée hérétique qui soulève encore parmi nous une fureur sacrée, celle d'une équivalence finale entre toutes les dictatures. « Ce que l'on veut et exige c'est une « approbation de tout ce qui se fait en U.R.S.S. : ce que l'on cherche à obtenir, c'est que cette approbation ne soit pas résignée mais sincère, mais enthousiaste même. Le plus étonnant, c'est qu'on y parvient. D'autre part la moindre protestation, la moindre critique est passible des pires peines et du reste aussitôt étouffée. Et je doute qu'en aucun autre pays « aujourd'hui, fût-ce dans l'Allemagne de Hitler, l'esprit soit moins libre, plus courbé, plus craintif (terrorisé), plus vassalisé » (p. 67).

Homme libre, esprit rétif, redoutable ami, le seul secourable, parmi tant d'adorateurs courbés. Ce livre de vérité sans faiblesse, quels éclairs de joie il aurait fait briller dans les yeux de l'ancêtre, du grand, du lointain Charles Gide, que son neveu a peint rudement, mais selon le plus vrai respect. On dirait qu'ici l'Écrivain toujours jeune et le vieux Prophète sans âge se sont rejoints pour une œuvre de clôture et d'inflexible jugement.

JEANNE ALEXANDRE.

Victor SERGE. — **16 Fusillés.** — Où va la révolution russe ? Préface de Magdeleine Paz.  
Spartacus. Série nouvelle N° 1. 140, boulevard Saint-Germain, Paris (6<sup>e</sup>).

Je n'évoquerai pas ici le cas Victor Serge. Tout homme libre le connaît et a pris parti. J'y fais seulement allusion pour souligner l'importance d'un témoignage. Nul, parmi nous, n'est resté indifférent au procès de Moscou qui s'est terminé par l'exécution des seize accusés. Au premier jour, nous n'avions d'informations que par la presse russe et les publications communistes ; nous les avons lues avidement — l'Humanité, le Journal de Moscou, la Correspondance internationale (n° spécial du 9

septembre 1936) — et nous n'avons pas été convaincus. Les articles inspirés qui parurent au lendemain de l'événement nous remplirent d'effroi. Le piétinement des cadavres nous donna la nausée. Mais nous en étions réduits à notre seul jugement. Nous nous laissions aller à des réactions sentimentales. Nous manquions de lumières. Aujourd'hui, un message nous parvient que nous n'avons pas le droit de passer sous silence. Simple question d'honnêteté d'esprit. Nous faisons taire toute sympathie personnelle et nous ne disons pas non plus : Voilà la vérité. Nous constatons seulement que la brochure de Victor Serge confirme nos craintes et nos appréhensions, éclaire et explique ce qui nous semblait obscur. Après cette lecture, nous comprenons pourquoi nous n'étions pas convaincus, pourquoi notre conscience révolutionnaire se rébellait contre une tragédie judiciaire, en présence de laquelle notre raison se confondait. Victor Serge ne fait pas de polémique ; il analyse et cite des faits. Sa brochure comporte des accusations terribles. Qui donc oserait publier à la légère un tel réquisitoire ? La révolution russe — l'immense espoir des hommes de notre âge qui n'ont plus assez à vivre pour voir encore une fois leur horizon s'illuminer d'une pareille splendeur — la révolution russe, nous dit Victor Serge, agonise sous la plus infernale tyrannie bureaucratique. Pour s'en affranchir, il faudra que le peuple russe reprenne un jour la lutte contre l'oppression et livre encore de durs combats. Disparus, les fondateurs de l'U.R.S.S., les triomphateurs d'octobre — sauf un seul. L'autre, inaccessible pour l'instant, est le « chien sanglant du fascisme... ». Et tous ces hommes n'auraient même pas soixante ans. Disparu avec eux, le grand et beau rêve de libération humaine... Nous voulons bien admirer les plans, l'industrialisation, les réalisations portées par l'enthousiasme des masses. Mais que devient l'homme dans tout cela ? Car là est pour nous l'unique pierre de touche. Victor Serge est bien informé des choses de l'U.R.S.S. ; il en a fait la rude expérience. Sa voix doit être entendue. Il faut lire sa brochure consacrée aux fusillés de Moscou et au destin de la révolution russe.

L. ROTH.

1. Voir Feuilles Libres, n° 24, Propos n° 44.
2. Seize fusillés, par Victor Serge.

### POUR MADELEINE VERNET

On connaît la vie de dévouement de Mademoiselle Vernet, d'abord au service de l'enfance ouvrière, lorsqu'elle créa et dirigea l'orphelinat d'Épône, puis au service de la paix par l'éducation. Ses éditions de livres pour l'enfance, sa petite revue La Mère éducatrice sont un des plus courageux efforts que l'on puisse citer en notre temps. On nous permettra d'ajouter qu'elle fut à certains moments une poétesse qui faisait revivre la sensibilité pathétique de Marceline Desbordes-Valmore.

Mademoiselle Vernet est payée d'une vie d'apostolat et de travail par la plus dure pauvreté, qu'aggrave encore un malheureux accident. C'est dans l'ordre, mais il serait aussi dans l'ordre qu'elle trouve maintenant un peu de ce qu'elle a tant donné : amitié et générosité. Le meilleur moyen de le lui faire sentir, c'est de lui demander son catalogue d'éditions et de lui faire parvenir avant Noël des commandes de livres pour la jeunesse. Écrire : 39, rue Chaplat, à Levallois-Perret (Seine).